



Rodolphe, conduit au violon, se trouva nez à nez avec un oncle à lui, sergent de la garde nationale. (Page 1000.)

quitte aussi la cour? demanda Monsieur, dont la réserve commençait à s'affaiblir.

— Mademoiselle Marie de Mancini surtout, répondit discrètement Raoul.

Un sourire fugitif, vestige imperceptible de son ancien esprit d'intrigues brouillonnes, éclaira les joues pâles du prince.

— Merci, monsieur de Bragelonne, dit alors Monsieur; vous ne voudrez peut-être pas rendre à M. le Prince la commission dont je voudrais vous charger, à savoir que son messenger m'a été fort agréable; mais je le lui dirai moi-même.

Raoul s'inclina pour remercier Monsieur de l'honneur qu'il lui faisait.

Monsieur fit un signe à Madame, qui frappa sur un timbre placé à sa droite.

— La suite au prochain numéro. —

SCÈNES

DE

LA VIE DE BOHÈME

PAR

HENRY MURGER

(Suite.)

IV

ALI-RODOLPHE, OU LE TURC PAR NÉCESSITÉ.

Frappé d'ostracisme par un propriétaire inhospitalier, Rodolphe vivait depuis quelque temps plus errant que les nuages, et perfectionnait de son mieux l'art de se coucher sans souper, ou de soupersans se coucher; son cui-

sinier s'appelait le Hasard, et il logeait fréquemment à l'auberge de la Belle-Etoile.

Il y avait pourtant deux choses qui n'abandonnaient point Rodolphe au milieu de ces pénibles traverses, c'était sa bonne humeur et le manuscrit du *Vengeur*, drame qui avait fait des stations dans tous les lieux dramatiques de Paris.

Un jour, Rodolphe, conduit au violon pour cause de chorégraphie trop macabre, se trouva nez à nez avec un oncle à lui, le sieur Monetti, poëlier-fumiste, sergent de la garde nationale, et que Rodolphe n'avait pas vu depuis une éternité.

Touché des malheurs de son neveu, l'oncle Monetti promit d'améliorer sa position, et nous allons voir comme, si le lecteur ne s'effraye pas d'une ascension de six étages.

Donc prenons la rampe et montons. Ouf! cent vingt-cinq marches. Nous voici arrivés. Un pas de plus nous sommes dans la chambre, un autre nous n'y serions plus, c'est petit, mais c'est haut; au reste, bon air et belle vue.

Le mobilier se compose de plusieurs cheminées à la prussienne, de deux poëles, de fourneaux économiques, quand on n'y fait pas de feu surtout, d'une douzaine de tuyaux en terre rouge ou en tôle, et d'une foule d'appareils de chauffage; citons encore, pour clore l'inventaire, un hamac suspendu à deux clous fichés dans la muraille, une chaise de jardin amputée d'une jambe, un chandelier orné de sa bobèche, et divers autres objets d'art et de fantaisie.

Quant à la seconde pièce, le balcon, deux cyprès nains, mis en pots, la transforment en parc pour la belle saison.

Au moment où nous entrons, l'hôte du lieu, jeune homme habillé en Turc d'opéra comique, achève un repas dans lequel il viole effrontément la loi du Prophète, ainsi que l'indique la présence d'un ex-jambonneau et d'une bouteille ci-devant pleine de vin. Son repas terminé, le jeune Turc s'étendit à l'orientale sur le carreau, et se mit à fumer nonchalamment un nar-

guillé marqué J. G. Tout en s'abandonnant à la béatitude asiatique, il passait de temps en temps sa main sur le dos d'un magnifique chien de Terre-Neuve, qui aurait sans doute répondu à ses caresses s'il n'eût été aussi en terre cuite.

Tout à coup un bruit de pas se fit entendre dans le corridor, et la porte de la chambre s'ouvrit, donnant entrée à un personnage qui, sans mot dire, alla droit à l'un des poëles servant de secrétaire, ouvrit la porte du four et en tira un rouleau de papiers qu'il considéra avec attention.

— Comment, s'écria le nouveau venu avec un fort accent piémontais, tu n'as pas achevé encore le chapitre des Ventouses?

— Permettez, mon oncle, répondit le Turc, le chapitre des Ventouses est un des plus intéressants de votre ouvrage, et demande à être étudié avec soin. Je l'étudie.

— Mais, malheureux! tu me dis toujours la même chose. Et mon chapitre des Calorifères, où en est-il?

— Le calorifère va bien. Mais, à propos, mon oncle, si vous pouviez me donner un peu de bois, cela ne me ferait pas de peine. C'est une petite Sibérie ici. J'ai tellement froid, que je ferais tomber le thermomètre au-dessous de zéro, rien qu'en le regardant.

— Comment, tu as déjà consumé un fagot?

— Permettez, mon oncle, il y a fagots et fagots, et le vôtre était bien petit.

— Je t'enverrai une bûche économique. Ça garde la chaleur.

— C'est précisément pourquoi ça n'en donne pas.

— Eh bien! dit le Piémontais en se retirant, je te ferai monter un petit cotret. Mais je veux mon chapitre des Calorifères pour demain.

— Quand j'aurai du feu, ça m'inspirera, dit le Turc, qu'on venait de renfermer à double tour.

Si nous faisons une tragédie, ce serait ici le moment de faire apparaître le confident. Il s'appellerait Nouredin ou Osman, et d'un air à la fois discret et protecteur il s'avancerait